

# La chouette (Patrick Legrand)

2285 mots

Il est des matins de printemps où l'on se sent revivre, un sang de jeunesse déferle dans nos artères, les membres hier fatigués réclament de l'exercice, la vie nous sourit et nous appelle. Une vigueur de jeune homme accompagna mon réveil.

A la retraite depuis la veille, j'allais enfin vivre pour moi. Plus de soixante ans à me lever sur injonction d'autrui, les années d'école à franchir les unes après les autres en un long empilement d'oublis successifs, le service militaire, les années de travail parfois ingrat, à appliquer les consignes, à obéir, à me conformer, à me soumettre à des tâches souvent dénuées de sens. Fini, tout cela !

Un début d'arthrose aux genoux et un cholestérol à surveiller : voilà tous mes ennuis de santé. Ils ne m'empêcheraient pas de vivre pleinement les prochaines années. Vivre enfin ! N'avais-je vécu que pour cet instant libérateur ? Je le ressentais de tout mon être.

J'écartai d'un geste ample la tenture fleurie de ma fenêtre, une petite brise agitait les branches du platane et les feuilles en étaient secouées comme d'un rire, les roses s'épanouissaient, un merle sautillait sur la pelouse. J'ouvris en grand la croisée et emplis mes poumons de l'air encore frais de cette matinée.

Après un solide petit-déjeuner je décidai de ranger enfin le débarras de l'arrière de la maison.

Cette pièce, petite et sombre, avait été délaissée à notre arrivée dans les lieux, il y a quelques années. Ne sachant quel usage en faire, nous y avons entreposé les cartons au déballage non urgent puis, progressivement, tout ce qui nous encombrait. Je ne savais pas encore si j'en ferais un atelier ou un bureau mais je décidai de faire place nette.

Le mur du fond décourageait toute fixation murale. Il se constituait d'épais moellons, tout comme le sol, vestiges, nous avait-on dit, d'une abbaye moyenâgeuse dont on ne trouvait cependant trace dans aucune archive. Sur ce mur, un lourd bahut lançait un défi à tout déplacement. Nous l'avions trouvé en arrivant. Le précédent

propriétaire ne voulant pas l'emmener faute de place dans sa nouvelle résidence. A moins qu'on ait construit la maison autour, ce monstrueux meuble avait dû être assemblé dans la pièce car il ne passait certainement pas par la porte, ce qui constituait probablement la vraie raison de son abandon. Au centre des battants, renforcés de ferrures curvilignes rongées par la rouille, subsistaient des lambeaux de cuirs cloutés. Des fenestrages, aux bords élimés, surmontés d'arcs en plein cintre ornaient les côtés. Les tiroirs, victimes du travail du bois pendant d'innombrables saisons, ne s'ouvraient qu'avec la dernière des énergies. Une des étagères était cassée et l'autre supportait quelques outils de jardinage.

Une figure de chouette, saillant de la corniche, constituait le seul détail un peu pittoresque mais, malgré quelques traces d'une antique dorure, elle était aussi délabrée que le reste. Je m'étais parfois demandé si ce meuble, apparemment fort ancien, avait quelque valeur. Son triste état ne pourrait que s'aggraver d'un démontage et remontage, je ne trouvais aucune trace de vis, on avait visiblement opté pour les tenons et mortaises. Après quelques vains efforts, je décidais tout simplement de le démolir et de l'évacuer par morceaux. Il ferait un excellent combustible pour la cheminée du salon. Je le remplacerai par un meuble plus fonctionnel. Il est un moment où les vieilles choses laissent la place aux nouvelles, et ce moment était venu.

La tâche me prit toute la matinée, je maniais tantôt la scie, tantôt la hache. Il résistait comme un être qui ne veut pas mourir. Un mélange de poussière et de sciure rendait la pièce irrespirable malgré l'ouverture d'une petite fenêtre latérale. La chouette était restée en un seul morceau et je l'avais mise de côté comme pris de pitié pour cette rescapée, mon acte de destruction m'ayant mis un vague sentiment de culpabilité à l'âme. Quand j'eus fini de déblayer les petits morceaux, je découvris un large anneau encastré dans le sol, là où reposait le bahut défunt. Je poursuivis par un balayage méticuleux de la zone et les contours d'une trappe apparurent.

Il devait y avoir une cave là-dessous propre à accueillir mes cartons. Quelle taille pouvait-elle avoir ? Ma nouvelle vie commençait par une découverte ! Pourquoi l'ancien propriétaire ne nous en avait-il pas parlé ? En ignorait-il l'existence ? Depuis combien de temps cette cave était-elle oubliée ? J'avais hâte d'y aller jeter un œil. Je rêvais un moment de vin ayant bonifié pendant des siècles. L'image du capitaine

Haddock dégustant le rhum de Rackham le Rouge me rendit euphorique par anticipation.

Je m'échinai à tirer sur cet anneau, la dalle était fort lourde et les gonds rouillés, lorsque je remarquai les reliquats d'un marquage. Je dégageai doucement de la main ces reliefs usés et distinguai bientôt une sorte de plumage, une face pleine et ronde et deux grands yeux qui semblaient me fixer. Une chouette encore, avec le corps de profil cette fois. Elle s'appareillait avec celle du meuble que je regrettais aussitôt d'avoir démembré avec tant de brutalité. Bah, trop tard.

Finalement, j'insérai dans l'anneau une forte pièce de bois pour faire levier et parvins à soulever cette trappe. Dès qu'un jour de quelques centimètres se fit, je plaçai une cale et poursuivis mes efforts en déplaçant mon levier. La dalle vint à la verticale puis s'immobilisa en butée un peu au-delà. Je me penchai et découvris alors les premières marches en pierres d'un escalier qui s'enfonçait dans l'obscurité. Je sentais comme un courant d'air froid, un souffle venant de loin ou plutôt de longtemps, comme une invitation, un appel.

Je craquai une allumette et entrepris de descendre dans mon nouveau monde. L'escalier ne semblait pas excéder une quinzaine de marches, je distinguais, en bas, le sol d'une pièce. Je progressais prudemment et fus surpris de découvrir que le sol en question n'était qu'un palier et qu'une nouvelle volée de marches partait en sens inverse. Je pointai une nouvelle allumette enflammée dans cette direction et elle ne rencontra que des ténèbres. Je m'assis un instant pour réfléchir. Ce n'était probablement pas une cave mais plutôt l'entrée d'un souterrain menant je ne sais où. Je ne pouvais pas m'embarquer dans cette exploration sans un minimum de précautions et de moyens. C'est en remontant chercher du matériel que je remarquai une silhouette humaine sur la paroi. Le corps était vêtu d'une chasuble boutonnée jusqu'aux pieds et d'une pèlerine sur laquelle subsistait un peu de pourpre ; la tête surmontée d'une tiare dénotait un dignitaire religieux de haut rang. Je m'approchai à la lueur vacillante d'une dernière allumette : le personnage semblait me fixer, moi personnellement, comme si ma présence ici était incongrue. Une fugace sensation de malaise me gagna suivie d'une émotion proche de l'enthousiasme. Un souterrain seulement fonctionnel n'aurait pas justifié une telle figure. Je repensais à cette

histoire d'abbaye oubliée. Ce n'est plus du nectar de la vigne que j'espérais trouver mais le fabuleux trésor des templiers !

Je pris un petit sac à dos et y fourrai tout ce qui me parut nécessaire à une exploration souterraine : un appareil photo, un bout de craie, un couteau suisse, une puissante lampe-torche et ses piles de rechange, une bouteille d'eau et quelques biscuits, un stylo et du papier. Au moment de repartir, j'ajoutai, par un réflexe que je ne m'expliquai pas à ce moment-là, la tête de chouette du bahut ; je la sentais liée de manière confuse à ce que je trouverai en bas.

Je repartis donc en exploration. La seconde volée de marches menait à un nouveau palier. Puis à un troisième, un quatrième, un cinquième, puis je cessai de les compter. D'autres personnages étaient apparus sur les parois et je les prenais en photo de manière systématique. Certains étaient presque effacés mais je crus reconnaître un monarque brandissant un sceptre et coiffé d'une couronne, puis un chevalier protégé d'une brigandine et d'un haubert orné d'une large croix rouge. Un froid humide m'enveloppait, le froid des gouffres et des grottes ; je me demandais ce qu'on avait pu enfouir si profond. Cet escalier semblait sans fin. Les paliers succédaient aux paliers. Une petite voix me chuchotait que la remontée serait pénible et que je ferais bien de m'y mettre tout de suite, d'autant que mes genoux commençaient à me faire mal, mais la curiosité était la plus forte. Seul, devancé par ma lumière électrique, je m'enfonçais dans des profondeurs sans fin. Le silence était absolu. J'avais laissé loin derrière moi, dans un autre monde en quelque sorte, la lumière du jour et les bruits de la vie. Seule ma respiration attestait que quelqu'un vivait, ici, en ce lieu oublié des hommes.

Je m'assis un long moment pour reposer mes jambes qui souffraient de cette longue descente. Elles me rappelaient que je n'étais plus un jeune homme. A rester immobile, le froid me fit frissonner et je repris ma descente.

Les personnages continuaient à se succéder, certains semblaient danser. Un soldat portait un bouclier avec un épisème animalier, un ménestrel manoeuvrait une vielle à roue tandis qu'un personnage d'une maigreur extrême le tirait par le bras. J'étais fasciné par eux. Tout une humanité descendait avec moi cet escalier, allait-il déboucher sur une nécropole ? Tout à ces réflexions, je ne me rendis pas compte que les marches devenaient irrégulières comme creusées par le frottement de millions de

pieds au cours des siècles. Je trébuchai et me tordis la cheville gauche sur un désordre de pierres semblable à la denture dévastée d'un géant. Une explosion de douleur irradiait toute ma jambe et je m'assis pour souffler. Depuis combien de temps étais-je là, à descendre ? J'éclairai ma montre mais elle s'était arrêtée comme si le temps n'avait plus de sens ici. Là, seul, dans l'obscurité, je pris peur. Était-ce raisonnable pour un homme de plus de soixante ans de se lancer dans une telle expédition ? Il fallait rentrer, retrouver la chaleur, la lumière, la vie. En sautillant j'en aurai pour des heures mais j'avais besoin de soins.

J'étais remonté de quelques marches lorsque je me souvins de la chouette. Elle me chuchotait presque de continuer ; elle aiderait à aller de l'avant. Je compris que si je regagnais la surface, je ne redescendrais plus jamais. Coincé par ma blessure, un autre irait à ma place, un archéologue ou toute une équipe et à eux la gloire de la découverte, à eux le possible trésor des templiers. Je voyais déjà ma maison envahie par des experts, des journalistes, des caméras, des techniciens déroulant des câbles. Et moi, je serai un petit vieux avec une cheville plâtrée qui apprendrai le fin mot de l'histoire au journal télévisé. Je ne pouvais pas laisser passer cette opportunité de remplir ma vie d'une découverte fabuleuse. J'imaginai des coffres immenses remplis du pillage des croisades. Ils se trouvaient peut-être juste là, après le prochain palier. C'est comme si je n'avais vécu toutes ces années que pour arriver là, aujourd'hui. Je fis demi-tour et repris la descente sur un pied en m'appuyant sur le bord autant que je pouvais. Fort heureusement, le passage s'était resserré et je pouvais m'appuyer des deux côtés. Je réalisais concrètement, mes mains touchant la sueur de pierre de ces murs privés de lumière depuis des époques révolues, l'hostilité de ce lieu. C'étaient là pierres d'égouts, de cachots, de tombeaux.

L'aboutissement n'était pas après le palier suivant ni celui d'après. Tandis que le passage devenait encore plus étroit, les personnages devenaient plus humbles : voilà un paysan avec un fléau à battre le blé et un colporteur ployant sous une hotte débordante d'ustensiles de cuisine, puis un enfant en guenilles ; et toujours ils m'interrogeaient d'un regard triste : "que fais-tu chez nous ?". Je songeais que tous ces gens n'étaient plus que poussières depuis longtemps et que leur avis m'importait peu. Soufflant, suant, le corps aux limites de sa résistance, je ne voulais toujours pas abandonner. L'escalier n'était plus qu'une pente avec un désordre de pierres faisant

saillie. Je doutais de pouvoir remonter tout cela debout, j'allais devoir ramper pendant des heures pour retrouver la lumière du jour. Chaque pas me déclenchait une grimace de douleur. Je m'arrêtais constamment pour reprendre mon souffle. Je bus un peu d'eau.

J'étais convaincu maintenant que tout cela se situait au-delà de mes forces. Cette plongée sans fin dans les entrailles de la terre me dépassait. La question de qui avait creusé si profond et pourquoi ne revêtait plus guère d'importance. Ma seule espérance résidait dans une hypothétique équipe de secours venant me chercher. Mon nom serait alors cité comme celui d'un vieil homme descendant un escalier menant nulle part sans savoir le remonter. Cependant, je continuais encore et encore, mû par une volonté inflexible de ne pas renoncer, d'aller de l'avant, de suivre mon destin.

Mon genou droit céda brutalement et je tombai jusqu'au palier suivant. Mon dos cogna durement, à peine amorti par mon sac, sur le sol et je n'osais pas me relever. Là, gisant sur un pavage glaçant, je m'abandonnai à la douleur de tout mon être, corps et âme, et sentis se dissoudre ma curiosité et mes dernières espérances. L'épreuve s'avérait trop dure, je ne pouvais ni continuer la descente ni entamer une remontée. La sérénité remplaça doucement l'angoisse, le temps de ne plus se mentir était advenu.

Ma lampe torche m'avait échappée et éclairait la paroi ou un ultime personnage me regardait et je compris enfin le sens de tout cela.

Après quelques contorsions, je sortis la chouette du sac, la serrai contre moi et me mis à attendre la suite sans crainte. Quand les piles seront usées et que la lumière s'éteindra, cette créature de la nuit continuera à voir pour nous deux. Elle saura me guider au bout du voyage. De notre voyage à tous.

Le dernier personnage n'était autre que moi-même.